Code-switching, co-texte, contexte : une analyse du jeu de langue dans les conversations bilingues

Charles Brasart

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/esa/1628>
DOI : 10.4000/esa.1628
ISSN : 2650-2623

Éditeur

Société de stylistique anglaise

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011
Pagination : 107-122
ISSN : 2116-1747

Référence électronique

Charles Brasart, « Code-switching, co-texte, contexte : une analyse du jeu de langue dans les conversations bilingues », *Études de stylistique anglaise* [En ligne], 3 | 2011, mis en ligne le 27 novembre 2018, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/esa/1628> ; DOI : 10.4000/esa.1628

CODE-SWITCHING, CO-TEXTE, CONTEXTE : UNE ANALYSE DU JEU DE LANGUE DANS LES CONVERSATIONS BILINGUES¹

Charles Brasart

Université Paris Sorbonne – CELTA, EA3553

Abstract: This article analyses the defining roles of context and co-text in the production and processing of code-switched utterances, from the vantage point of the linguistic games code-switching can often lead to. This will be our key focus and the opportunity to analyse one way that code-switching creates deviation from monolingual norms.

Code-switching is a marked production insofar as choosing to alternate languages in an utterance is far from being trivial on the one hand, and as, on the other hand, it implies a certain degree of intimacy and complicity between speakers. The context of production of switched utterance —topic, type of discourse, left and right co-text, shared linguistic background between speakers...— should therefore be viewed as a key element in the stylistic dimension of the end text. Because of this marked dimension, a switched utterance will often be endowed with both referential and meta-referential meaning. Indeed, not only will it be a vector for a message, it will in turn become a topic of discussion itself for the speakers as they become aware of the language they use to communicate. Such linguistic malleability frequently leads bilingual speakers to produce “speech about speech”, i.e. a surplus in referential or communicative contents, which we analyse in terms of the cultural elements that facilitate their production and the linguistic games they produce.

Keywords: code-switching, bilingualism, context, humor, metatextuality, speaker

¹ Cet article, accepté par le comité de lecture, est issu de la communication présentée en mai 2011 dans l’atelier de stylistique lors du 51^{ème} Congrès de la SAES à Paris Diderot et Paris Sorbonne Nouvelle.

Introduction

Les études sur le code-switching, de plus en plus nombreuses depuis une trentaine d'années, sont le plus clair du temps consacrées à des analyses syntaxiques ou sociolinguistiques, les questions clés de ce champ étant de savoir qui code-switch, pourquoi (sociolinguistique) et comment (syntaxe).

Il est plus rare, cependant, de se pencher non pas sur les modes de production d'énoncés bilingues, mais plutôt sur cette production même ; les analyses des linguistes sont le plus souvent fondées sur des énoncés isolés et il n'a jamais été question à notre connaissance de *stylistique du texte code-switché*.

Pour rappel, le code-switching peut être défini comme l'usage alterné et fluide de deux langues dans le même échange discursif par un ou plusieurs locuteurs bilingues. Cette définition fait du code-switching une production linguistique « marquée ». En effet, le choix d'alterner les langues dans un énoncé est loin d'être anodin. Cette dimension marquée fait qu'un énoncé switché pourra souvent être référentiel et méta-référentiel au sens où, en plus de véhiculer un message, il va pouvoir provoquer un retour sur la langue.

Cet article explore les rôles déterminants et définatoires du contexte, du co-texte et de la forme dans la production et la compréhension du code-switching. Il a pour but de montrer que ce phénomène est facilité en général par l'histoire linguistique d'un énonciateur et en particulier par la situation d'énonciation, le sujet abordé, les co-énonciateurs ; de démontrer qu'en plus du référentiel, il véhicule du méta-référentiel ; et enfin, de montrer qu'il peut souvent être un indice de la conscience qu'ont les locuteurs de la langue qu'ils utilisent.

Pour ce faire, nous analyserons plusieurs types de manifestations du phénomène de code-switching, issus d'un corpus de conversation entre locuteurs bilingues français/anglais et d'un corpus anglais/allemand. Nous nous pencherons en premier lieu sur le code-switching non seulement en tant que manifestation du bilinguisme mais également comme indice d'un « biculturalisme », puis sur la traduction d'idiomes et les emprunts structurels comme trace d'un irrémédiable entrelacement des langues. Enfin nous mettrons en exergue l'importance d'un certain co-texte, à savoir les réactions des participants face aux manifestations les moins conventionnelles de code-switching².

² Notre premier corpus a été enregistré par nos soins, sur une période de deux ans, auprès de neuf bilingues français/anglais en contexte de conversation non dirigée. Notre second corpus a été compilé par la chercheuse autrichienne Eva Eppler, auprès de neuf immigrés autrichiens vivant à Londres depuis près de cinquante ans (à l'époque). Ces deux corpus représentent une vingtaine d'heures d'enregistrements et contiennent à eux deux environ 1,500 énoncés switchés.

Quand la culture informe la langue : emprunts lexicaux

Nous tentons dans une première partie de faire le lien entre biculturalisme et bilinguisme, afin de montrer combien le premier peut affecter le second.

Des linguistes tels que Zentella (1997), Treffers-Dallers (1994) ou Gardner-Chloros (1991) ont souvent décrit le code-switching en remplaçant ceux qui le pratiquaient dans le contexte particulier de leur identité de groupe—une communauté d’immigrés, une minorité linguistique, etc. Mais on s’est peu penché sur les rapports qu’ils entretiennent avec les cultures qui sont les leurs. Or les langues sont profondément enracinées dans le milieu socioculturel au sein duquel elles sont parlées, et ces deux éléments s’informent et s’influencent l’un l’autre, et dans le cadre d’un échange bilingue, cela aura infailliblement des conséquences. Le code-switching, cela est connu depuis longtemps, est ainsi très souvent motivé par le besoin d’exprimer une réalité culturelle qui n’existe pas dans la langue utilisée au moment de la conversation.

Nous en donnons un premier exemple ci-dessous afin d’illustrer ce point. Dans cet échange, tiré de notre corpus anglais/allemand, chaque langue se voit attribuer une aire d’utilisation en fonction de facteurs précis. Ceci aura pour conséquence que certains énoncés se retrouvent mis en exergue et deviennent eux-mêmes des sujets de conversation.

DOR : We went, you know... we went to Salzburg and the(re) [inaudible] (de)n Würstelstand. So I said...

VIV : {There you are...

DOR : "Nicolas you have to eat it with der Hand, because das schmeckt ganz anders. Das muss man mit der Hand essen. Es schmeckt ganz anders . So wie er nach Haus gekommen is(t), hat er's in die Hand genommen. Sagt die Vivien: "What are you doing?" Sagt er : "Es schmeckt ganz anders."³

[Rires]

On note d’abord que les deux énonciatrices, mère (DOR) et fille (VIV), se parlent ici en anglais, mais que la mère, lorsqu’elle raconte l’anecdote, utilise l’anglais et l’allemand en fonction de la langue employée au moment des faits. C’est là un phénomène bien connu : les bilingues auront largement tendance à citer quelque chose non pas dans la langue qu’ils sont en train d’utiliser mais dans la langue originelle de la citation⁴. Ce refus de traduire s’explique par plusieurs facteurs. *Simplicité*, d’abord : il est plus facile de rapporter un événement dans les mots mêmes qui ont été utilisés pour le décrire à l’origine, plutôt que de chercher

³ « Nicolas, il faut la manger avec la main, parce que ç’a un tout autre goût. Ça, ça se mange avec la main. Ç’a un tout autre goût. Alors quand il est rentré à la maison, il l’avait prise avec la main. Et Vivien lui dit : « Qu’est-ce que tu fais ? » Et il lui dit : « Ç’a un tout autre goût. »

⁴ Sur ce sujet, voir entre autres Romaine 1995.

d'autres mots à plaquer dessus. *Fidélité* ensuite : utiliser ces mêmes mots est un gage d'authenticité, permet de raconter l'anecdote de façon moins médiate, d'y ajouter, en quelque sorte, de la vie. Ainsi, dans le cas de l'anecdote du « *Würstelstand*⁵ », traduire le nom aurait justement évacué ce substrat, transformant le tout en un concept générique dénué de toute attache culturelle. On imagine mal quelqu'un parler d'un voyage à Londres et dire qu'il y a mangé un « poisson et frites » ! Et c'est là qu'intervient un deuxième phénomène fort répandu dans la vie bilingue : l'emprunt de termes à une langue B pour désigner une réalité que ne connaît pas une langue A, ou qu'elle ne segmente pas de la même façon.

On remarque ensuite, quand progresse l'anecdote, que le choix des langues continue de suivre le même schéma : à sa mère qui lui demande : « *What are you doing?* » en anglais, l'enfant répond en allemand ce que lui a enseigné sa grand-mère, « *Es schmeckt ganz anders* », « Ça a un goût tout différent ». Il ne nous paraît pas exagéré de dire que l'on vient d'assister ici à la transmission de ce substrat culturel sus-cité d'une grand-mère déracinée à un petit-enfant qui n'a pas grandi en Autriche mais qui parle néanmoins la langue de ses aïeux. Et c'est cette langue, en ce qu'elle n'est pas la langue du pays d'accueil, qui assure la transmission de ce savoir culturel déraciné, partagé par la petite communauté qui se définit entre autres par ses pratiques linguistiques. On peut détecter le même type de sous-texte dans l'échange suivant :

A : You have some coffee, yeah? You drink coffee?

B : Yes, please! I love coffee.

C : *Welcher Österreicher trinkt nicht Kaffee ?*

A : Hmm... *Was sagst du ?*

C : *Ich sag' "Welcher Österreicher trinkt nicht Kaffee ?" Es gibt sehr wenige.*

B : *Und welche Österreicher leiden nicht unter dem englischen Kaffee*⁶ !

Cet exemple illustre à merveille l'une des dimensions du code-switching qui a été la plus étudiée en sociolinguistique : sa fonction de « ciment » d'une communauté, ou comment le fait de parler les deux mêmes langues peut rapprocher des personnes lorsqu'elles vivent dans un milieu majoritairement monolingue⁷.

Ici, cette fonction est d'autant plus affirmée qu'elle est couplée à un second mouvement d'identification face à l'autre, de rapprochement face à cet Autre : l'idée selon laquelle « chez nous, c'est mieux ». Non seulement cela,

⁵ Sorte de stand à saucisse que l'on trouve dans la rue autrichienne, un peu comme les stands à hot-dog de la rue new-yorkaise.

⁶ « Quel Autrichien ne boit pas de café ? — Hmm, que dis-tu ? — Je disais « Quel Autrichien ne boit pas de café ? » Il y en a très peu — Et quel Autrichien ne souffre pas du café anglais ! »

⁷ Voir sur cette idée Bullock & Toribio 2009.

mais l'image d'Épinal transalpine est dite s'appliquer à tout Autrichien qui se respecte : « *Welcher Österreicher trinkt nicht Kaffee ?* », « Quel Autrichien ne boit pas de café ? », est la première phrase prononcée en allemand pendant l'échange, dès lors que le sujet « café » est abordé, comme si seule la langue nationale pouvait faire justice à cette boisson !

L'analyse des corpus semble corroborer l'idée selon laquelle, dans la conversation bilingue, on a l'impression de souvent avoir une langue plus apte à traiter de certains sujets, ce que l'on peut voir dans les deux exemples suivants, tirés de notre corpus français/anglais :

She's kind of, *procédurière* but, *c'est la France*, *hein...*

It's best when it *pues* most...

Pourquoi switcher ici ? Fort simplement, parce que « c'est la France », et que la France, de façon stéréotypée, est connue à l'étranger pour être un pays dans lequel toute rencontre avec l'administration se transforme inévitablement en cauchemar. Et deuxièmement, c'est bien sûr le pays du fromage. Ces switches, en ce qu'ils enracinent le discours dans une réalité linguistique particulière, l'illustrent, le rendent plus vivant, et confèrent une saillance plus grande aux éléments nouveaux des énoncés.

Ceci est d'ailleurs renforcé par le fait que l'adjectif « procédurier » n'a pas d'équivalent direct en anglais. Le stéréotype semble donc être corroboré par la linguistique, puisque le français possède une étiquette lexicale pour désigner cette réalité, contrairement à l'anglais.

On retrouve le même processus dans le switch suivant, « c'est la France, *hein...* » : le locuteur aurait très bien pu dire : « *That's France for you...* », qui est une tournure de phrase très idiomatique en anglais. Cependant, on peut penser que l'anglais aurait désincarné le propos, là où l'usage du français focalise beaucoup plus le tout. De plus, en utilisant le français, le locuteur montre sa connaissance non seulement du pays, de sa culture, mais aussi du discours que l'on utilise communément pour décrire la vie quotidienne dudit pays. Enfin, avec ce « c'est la France », on peut également penser que le locuteur parodie une expression très courante aux États-Unis : « C'est la vie ».

Le code-switching procède donc très souvent d'une connaissance linguistique et culturelle. Nous arguons que les analyses d'énoncés doivent prendre scrupuleusement en compte cette double dimension du locuteur comme personne maîtrisant non seulement deux langues mais aussi deux cultures. Les conditions de production de l'énoncé, à savoir l'ancrage spatio-temporel et culturel dans lequel il se trouve, ne peuvent être négligées par l'analyste. L'on se retrouve sinon à étudier une langue désincarnée et coupée d'un des éléments fondamentaux qui lui permettent d'exister.

La façon de procéder est la même dans l'énoncé « It's best when it *pues* most... ». La phonologie de ce « *pues* » est française, la locutrice prononçant la voyelle avec le phonème /y/ qui n'existe pas en anglais, et sans demi-consonne /j/. Avec la désinence « -s » de la troisième personne du singulier, cependant, la morphologie du verbe français est quant à elle anglaise. La locutrice a donc estimé qu'il lui fallait emprunter un mot au français pour décrire correctement ce dont elle parlait – à savoir un camembert. Le verbe « *stink* » semble ainsi avoir été évacué des termes possibles de par la charge invariablement négative qu'il véhicule. Au contraire, l'emprunt au français permet en plus d'ancrer le sujet du discours dans une réalité toute française, et là encore dans cette culture mythologisée qui est la nôtre aux yeux du monde, ou tout du moins des États-Unis : celle du « *smelly cheese* ». Ce changement de langue permet de signifier le passage à un nouveau cadre culturel, en donnant paradoxalement une valeur méliorative à un terme qui est lui aussi péjoratif dans la langue d'origine. Cette surbrillance à laquelle mène le code-switching, pour ainsi dire, permet donc d'accorder un surplus de sens aux lexèmes concernés.

Enfin, comme dans notre exemple précédent, ce switch a une conséquence non anodine sur la réception de l'énoncé. Seuls des francophones pourront le comprendre, et par là, la locutrice s'inscrit elle aussi comme connaisseuse parlant à des connaisseurs, ou tout du moins à des personnes capables d'apprécier ce dont elle parle, et non comme une touriste s'adressant à des béotiens. Là aussi, ce switch trahit fort bien le caractère sociolinguistique discriminant dont est très souvent investi le code-switching, à savoir la fonction de définition d'un groupe. Ceux qui comprennent font partie du groupe restreint dans lequel se place le locuteur, alors que les autres, par le simple fait qu'ils ne partagent pas les mêmes repères linguistiques, en sont exclus.

L'énoncé suivant peut lui aussi être analysé dans ce même cadre que l'on pourrait appeler « communautaire », au sens où le groupe de locuteurs partage à la fois deux langues et deux cultures, et se sert de ce fonds commun pour exprimer implicitement les liens qui existent entre eux : on le voit ici à la lumière des éclats de rire qui suivent l'intervention du locuteur :

Mais t'es aussi, comme t'es américaine, t'as une espèce de, de *craving for*... *small talk*.
[Rires]

On trouve là aussi une sorte de stéréotype ou préjugé culturel, en premier lieu rendu par ce « *craving for* » qui n'a pas réellement d'équivalent parfait en français. « *Craving* », c'est en effet à la fois un désir et un besoin très forts – l'*Oxford English Dictionary* définit ainsi le verbe dont il est issu : « *To long or yearn for, to desire earnestly; to call for or demand, in order to gratify a desire or appetite; to have a craving for* ». Or le français ne dispose pas de terme qui

réunisse les deux notions. De la même manière, le français ne dispose pas vraiment d'un concept équivalent à celui que recouvre l'expression « *small talk* ».

Le problème, donc – si problème il y a –, est que le français n'a pas recouvert ces réalités d'une étiquette lexicale. On peut alors se poser la question de savoir si ce switch procède d'une différence de lexicalisation entre les deux langues, ou bien d'une différence culturelle.

Il importe de remarquer que bien souvent, dans le cadre d'une conversation bilingue, ce genre de différence entre les langues n'est qu'un écueil à peine visible, et que le code-switching permet aux locuteurs de surmonter cette difficulté de façon presque instantanée. Le switch procède ici d'un vide sémantique, lequel procède lui-même d'un vide conceptuel. Là aussi, donc, le bilinguisme subsume également un biculturalisme qui est un indice de ce qu'une langue n'est pas une collection de mots désincarnés mais une construction ancrée dans l'expérience des locuteurs. Or, justement, ces constructions linguistiques finissent par être si ancrées dans l'esprit des locuteurs qu'elles vont en quelque sorte pirater la langue et se retrouver utilisées indépendamment de la langue dans laquelle ils s'expriment. À tel point, comme nous comptons le démontrer dans les paragraphes suivants, que les locuteurs bilingues se servent parfois uniquement des *squelettes* syntaxiques de ces idiomes en leur adjoignant des mots issus du lexique d'une autre langue, indice selon nous d'une propension à utiliser au maximum tous les outils linguistiques à leur disposition.

Une autre dimension du code-switching : l'emprunt de structures syntaxiques idiomatiques

Cette propension se retrouve de façon peut-être plus frappante quand le code-switching concerne des morceaux de phrase plus longs. Ce n'est plus alors seulement le substrat culturel d'une autre langue qui vient influencer la création d'énoncés, mais également son substrat syntaxique — que les locuteurs passent d'une langue à l'autre pour profiter de la disponibilité d'une construction qui n'existe que dans une, voire qu'ils adaptent cette construction à la première langue.

Dans le premier cas de figure, on trouve des exemples tels que celui-ci :

A : Mais si, je l'ai fait !

B : Non, tu l'as pas vraiment fait... *you didn't mean to...*

Ce genre d'énoncés, fort courant dans les corpus, montre que les locuteurs bilingues peuvent faire usage de leur répertoire élargi pour s'exprimer avec la plus grande exactitude possible. Ainsi, la structure « *to mean to do something* » a des traductions françaises qui pourraient sembler satisfaisantes : « faire

quelque chose exprès », « avoir l'intention de faire quelque chose », voire tout simplement « vouloir quelque chose »... Mais on a du mal à voir si elles s'appliqueraient aussi bien à la situation ici décrite (A reproche à B d'avoir fait quelque chose sans y avoir mis du sien, d'avoir fait la chose parce qu'il fallait la faire et sans s'être investi plus que cela, d'où cette appréciation peu amène de A qui considère que la chose n'a tout simplement pas été faite). Le switch a dès lors ici deux fonctions. Tout d'abord, au point de vue lexical, il permet d'élargir le champ des possibles et de choisir parmi les mots à utiliser ceux qui seront les plus fidèles traducteurs de la pensée à véhiculer. Sur ce point, on ne manquera pas de noter que les structures utilisant le verbe « *to mean* » telles que celle qui figure dans notre énoncé sont fort courantes en anglais. Elles peuvent donc être considérées comme fournissant un message « préfabriqué » aux locuteurs, utile en ce qu'il est simple et permet à l'énonciateur de ne pas avoir à créer son énoncé de toutes pièces. On a donc de cette manière la possibilité de dialoguer à un moindre coût cognitif et de façon concise.

Mais, comme nous le verrons plus avant par la suite, une des forces du code-switching est qu'il permet de combiner ces effets de « prêt-à-penser » avec une dimension qui leur est antinomique, à savoir qu'il fournit aux énonciateurs un parfait outil pour mieux capter l'attention des destinataires. Ce phénomène permet en effet de mettre en relief l'énoncé switché par rapport au reste, et l'emphase ainsi créée peut être utilisée à des fins d'explicitation, de précision, ou pour signifier qu'arrive la partie la plus importante du message.

De façon plus frappante encore, le code-switching permettant de manier la langue avec une très grande souplesse, on trouve dans les corpus des énoncés dans lesquels on assiste pour ainsi dire à des conflagrations de la syntaxe des deux langues, comme si les locuteurs portaient à l'extrême la possibilité de faire usage en même temps du meilleur des deux mondes. Ainsi dans l'exemple suivant :

J'avais vous dire mon personnage intérieur, alors il vient d'arriver des États-Unis, il est très fort, il arrive en Angleterre, on lui permet pas d'avoir les rôles qu'elle veut parce que elle vient d'Amérique et elle est, euh, *prejudiced against because of the fact she's American and it's a closed circle in London*, t'vois ?

Ce switch, d'un point de vue syntaxique, est assez fascinant. En effet, « *prejudiced* » est normalement un adjectif quand il se trouve dans la construction suivante : « *to be prejudiced against someone* », que l'on trouve dans cet énoncé. Dans cette construction, le sujet de l'auxiliaire est le patient – celui qui ressent le préjugé – et le complément introduit par « *against* » est la cible de ce préjugé. Or, ici, l'énonciatrice en fait un verbe conjugué au passif avec rejet de la préposition. Le sujet n'est ici plus patient mais cible, et le patient est quant à lui l'agent implicite (« **she's prejudiced against by someone* »). La construction de base de cette phrase pourrait ainsi être glosée

par « **They prejudice against her* », à comparer à ce qui devrait normalement être « *They are prejudiced against her* ».

On notera que le switch a lieu au sein d'un groupe verbal, entre l'auxiliaire « être » et le verbe nouvellement créé « **to prejudice against someone* », l'embrayage se faisant par l'intermédiaire du marqueur d'hésitation « euh ». Est-ce justement cette hésitation qui a créé les conditions de possibilité d'une telle rupture de construction ? L'analyse des corpus montre que ce genre de switch se fait souvent à l'occasion d'une brève pause, mais pas toujours.

Il va sans dire que cet usage fautif n'a en rien entravé la compréhension par les destinataires de ce que voulait vraiment dire l'énonciatrice, d'autant que, toute fautive qu'elle soit, cette réélaboration d'un adjectif verbal en structure passive n'est pas dénuée de fondement. Nous citerons ici Henri Frei, qui écrit que l'erreur n'est pas toujours une faute :

On ne fait pas des fautes pour le plaisir de faire des fautes. Leur apparition est déterminée, plus ou moins inconsciemment, par les fonctions qu'elles ont à remplir (plus grande expressivité, plus grande clarté, plus grande économie, etc.) [...].

Elles ont leur raison d'être, et répondent tantôt à des nécessités, tantôt [...] aux exigences de l'expression émotive [...].

[D]ans un grand nombre de cas la faute, qui a passé jusqu'à présent pour un phénomène quasi-pathologique, sert à prévenir ou à réparer les déficits du langage correct. (1929, 18)

Pour conclure sur ce point, l'un des points majeurs qui doit selon nous ressortir de l'analyse de cet énoncé est le suivant : le code-switching peut parfaitement conduire à des bizarreries syntaxiques, des rencontres entre les grammaires menant à la formation d'énoncés non canoniques dans une langue comme dans l'autre, mais que ces hybrides, ces énormités, n'en remplissent pas moins une fonction linguistique qu'une adhésion stricte à l'un ou à l'autre langage et à ses règles aurait rendue plus difficile à assurer.

On citera pour en finir l'exemple suivant, entendu au détour d'une conversation avec un professeur de vieux norrois à l'Université de Floride, à l'époque où les opinions sur le gouverneur Jeb Bush et son frère George W. divisaient encore violemment le pays et cet État du sud :

What kind of an up-gefucked country is that?

Cette utilisation des règles de grammaire allemandes ici, avec antéposition de la particule verbale et utilisation du préfixe de passé « ge », a l'avantage d'attirer toute l'attention sur le juron tout en permettant au locuteur de ne pas le prononcer *stricto sensu*. L'incongruité de la construction, de plus, confère à la question rhétorique une dimension comique qui aurait été totalement absente sinon, et permet donc d'atténuer la dimension potentiellement menaçante du propos. Cet exemple est une parfaite illustration des jeux linguistiques auxquels peuvent se livrer les locuteurs bilingues en profitant des possibilités discursives

quelque peu hétérodoxes qui s'offrent à eux lorsqu'ils décident de mélanger les langues.

Cette volonté de transmettre du sens de façon concise se reflète également dans un autre type de dislocation, une pratique qui bien souvent va mener à la création d'une couche supplémentaire de sens de par le jeu linguistique dont elle procède. On trouve dans cette catégorie des exemples tels que :

Il faut faire ce qu'il faut faire.
Je vais dormir dessus...
Je reste à côté de c'que j'ai dit !

Il semble à première vue ne pas figurer de switch dans ces trois énoncés. Cependant, ils relèvent tous trois d'un même processus que l'on peut inclure à la périphérie des phénomènes de code-switching, dans la mesure où ils contribuent à éclairer le fonctionnement du jeu dans l'interlangue bilingue. De même, ils peuvent renseigner sur les rapports qui se nouent d'une part entre un locuteur bilingue et ses deux langues, et d'autre part entre les locuteurs bilingues par l'entremise de ce jeu.

Ces énoncés sont des traductions directes d'expressions idiomatiques courantes en anglais : « *You gotta do what you gotta do* », « *I'll sleep on it* », et « *I stand by what I said* ». On peut les envisager comme relevant de phénomènes d'emprunt ou bien de transfert, en ce qu'ils fournissent aux locuteurs une grille syntaxique et idiomatique préconstruite pour exprimer leur pensée dans une langue, qu'ils vont appliquer à une autre langue, ce qui montre que ce n'est pas tant les mots qui comptent que leur agencement dans une plus large unité de sens.

À première vue, ces emprunts n'étaient pas absolument nécessaires. Les trois expressions anglaises ont des pendants plus ou moins équivalents en français, à savoir une expression idiomatique (« quand il faut y aller, il faut y aller », dont la structure, binaire et tautologique elle aussi, avec son double « faut », rappelle fortement l'original), un proverbe (« la nuit porte conseil ») et une phrase assez courante (« je maintiens ce que j'ai dit »).

Pour expliquer le retour à une copie des pendants anglais, nous dirons que l'on a ici affaire à un processus plus ou moins conscient par lequel le locuteur confère à ce qu'il dit une plus grande saillance, un poids communicatif plus lourd, par l'intermédiaire de la surprise. Le décalage créé par ce transfert, ou ce mélange, va capter l'attention du destinataire nettement mieux que ne le ferait une expression figée dans la mesure où ledit destinataire va devoir mobiliser ses facultés cognitives pour faire sens de cette étrange familiarité. Élément qui tendrait à corroborer cette thèse, dans nos corpus, la première réponse faite à ces énoncés est le rire de l'autre. C'est que l'idiome, de par son statut d'unité de sens, n'est plus assimilé à une somme de mots mais à un bloc

de sens ; or la traduction mot-à-mot, en le découpant et en le réduisant à ses parties, le rabaisse à cette sphère qu'il a quittée, le fait revenir à ses racines en somme. Ces traductions sont donc doublement des détournements du discours et, à ce titre, elles illustrent cet « usage infini d'outils finis » dont Humboldt faisait la définition même du langage (1836, cité par Chomsky 1965).

Ce jeu dès lors créé entre discours et discours sur le discours donne un poids démesuré, une mesure de solennité à la sentence triviale ainsi prononcée. Ceci, ajouté aux rires et au ton léger du co-texte, cadre parfaitement avec l'idée que le code-switching, en tant que prise de parole « marquée », peut revêtir, et revêt fréquemment, une dimension métalinguistique et humoristique.

Le locuteur rattrapé par sa langue, l'impair commenté

Il est en effet fréquent qu'un énoncé switché fournisse aux locuteurs l'occasion de commenter la forme linguistique produite, revenant sur le langage qu'ils utilisent pour communiquer, comme dans l'exemple suivant :

Et elle m'a dit : « T'as fait ma journée en me venant me voir », enfin je parle anglais en français mais tu m'as compris...

On notera dans cet énoncé un élément révélateur du rapport de l'énonciateur à la langue : l'énonciateur s'excuse de « parler anglais en français » alors que, *stricto sensu*, il n'a pas prononcé un mot d'anglais ! Mais, comme dans les exemples cités plus haut, il s'est inspiré, ou a été « court-circuité », par la construction anglaise « *you made my day* »⁸. Preuve s'il en était encore besoin que notre compétence linguistique n'est pas organisée exclusivement autour de mots individuels, mais plutôt autour d'îlots syntagmatiques, et que nous avons conscience de ce que nous nous exprimons beaucoup par préconstruits. Autre exemple qui semble corroborer cette idée :

A : Parce que les lettres elles veulent *to be delivered*... [Pause] Tu l'as pas noté, çui-là ?

B: Si !

A : Nan parce qu'il est très bizarre...

Ici, les locuteurs sont en train de discuter d'un roman, dans lequel le personnage principal répète à plusieurs reprises la phrase : « *The letters want to be delivered* », sous une forme ou une autre. Il y a donc fort à penser que ces mots auront été « imprimés » ensemble dans l'esprit du locuteur en regard du roman, et que « *to be delivered* » n'aura pas été conçu comme une suite de trois mots dans ce cas précis, mais plutôt comme un morceau de texte directement extrait d'un souvenir du roman, une citation frappante. Or ceci mène en

⁸ Il semble que cette construction, par ailleurs, soit en cours d'importation dans la langue française.

français à un tel parasitage de la langue que l'énonciatrice s'en émeut, non pas en se corrigeant mais en faisant un commentaire métalinguistique sur la dimension acceptable ou non de l'énoncé qu'elle vient de produire. Elle qualifie ainsi le switch de « très bizarre » d'une part, ce en quoi elle n'a peut-être pas tort : c'est en effet le seul exemple d'une telle construction qui apparaisse dans nos corpus. Mais, de plus, elle désigne également ce switch par le pronom « çui-là », comme si elle reconnaissait le fait qu'en tant que locutrice habituée à parler anglais et français, elle était coutumière de ce genre de phénomènes. Le code-switching est ainsi appréhendé comme une dimension normale de sa pratique linguistique, qu'il n'est pas besoin de nommer donc, mais qui en même temps peut parfois recouvrir des aspects qui vont à l'encontre de ce que son intuition la pousserait à qualifier de juste.

L'on notera qu'ici, ce n'est pas seulement l'énonciatrice qui semble coutumière de la déviation, mais aussi le co-énonciateur, ce qui doit être pris comme un point fondamental dans la compréhension du code-switching : entre énonciateurs bilingues, il est perçu, sinon comme une norme, du moins comme une pratique normale et familière.

Si l'on se place dans un angle Bakhtinien, parler n'est jamais une activité individuelle, mais au contraire un acte fondé dans l'intersubjectivité, dans la conscience que l'on a de l'autre. C'est une idée fondamentale dans l'étude du code-switching, qui a été théorisée notamment par Gumperz (1982) qui voit dans la pratique de l'alternance codique une dialectique du « *we-code versus they-code* » : *de facto*, cette pratique crée une barrière entre ceux qui code-switchent et les autres, permettant aux premiers d'affirmer la spécificité de leur identité par rapport aux groupes monolingues.

L'un des pendants de cette dialectique-clé pour notre champ d'étude, l'appartenance à un même groupe émergeant à travers la pratique partagée du code-switching, se trouve lui-même mis au jour dans les trois échanges suivants, dans lesquels le dialogue véhicule plus une certaine forme de complicité que de l'information à proprement parler :

A : Nan, nan, parce que à c'moment-là elle est déjà *concussée*, Edith.

B : Bah et toi t'es pas *concussée* ?

[Rires]

C : Rassure-moi, t'es pas **concussée* ?

[Rires]

A : Non mais elle peut pas *runner* trop longtemps...

B : [Rires] Haha, elle peut pas °*runner*...

A : Ah, **crap* !

B : [Rires] Haha, **crap* !

La prononciation a ici une importance certaine : dans le premier échange, « *concussée* » est prononcé avec une phonologie anglaise les deux premières fois, exception faite de la terminaison de passé composé. La troisième fois, cependant, le mot est complètement intégré à la phonologie française. « *Runner* », de même, est prononcé avec un chevron anglais, tandis que « *crap* » est prononcé comme s'il était un mot français.

Dans ces trois exemples, c'est le rire qui répond aux pratiques linguistiques peu orthodoxes des énonciateurs. Mais ce n'est pas ce que l'on pourrait appeler un « rire contre ». Au contraire, on pourrait parler de « rire ensemble ». On notera que dans chaque exemple, tous les présents sont bilingues, élément qui crée les conditions de possibilité d'une telle réception. Ce n'est plus l'étranger qui affole mais le connu qui rassure. C'est donc un rire qui naît en premier lieu de l'incongruité de la parole, incongruité qui cependant définit le groupe.

Alors que, dans une conversation monolingue, c'est faire preuve d'un manque de tact patent que de corriger quelqu'un sur sa grammaire, ou, pire peut-être, de rire d'un impair grammatical, ici, au contraire, les remarques semblent procéder d'un goût pour le jeu linguistique, d'une conscience aigüe des possibilités offertes par le jeu de l'interlangue et d'un plaisir à jouer avec les mots et les bizarreries provoquées par le code-switching. La remarque ne traduit plus la désapprobation mais au contraire l'appréciation, comme si l'énonciateur avait fait un bon mot.

En effet, on notera encore une fois la présence d'une dimension ludique dans ces énoncés lorsque les co-énonciateurs s'amuse à répéter les emprunts ou barbarismes de leurs coreligionnaires. Dans le premier énoncé ci-dessus, en plus des rires des présents et de la répétition du terme « *concussée* », son assimilation complète à la phonologie française avec l'intervention du troisième énonciateur est un clair écho de ce que le langage devient objet de jeu. Le sort initialement réservé à ce mot est par ailleurs frappant : le radical est conservé tel quel, prononcé avec la phonologie anglaise, mais la désinence est évacuée au profit de son équivalent français, et le même mot se retrouve donc, en quelque sorte, à la croisée des chemins linguistiques, héritier de deux systèmes. C'est sans conteste ceci qui mène au rire, indice supplémentaire de cette relation au langage particulière qu'entretiennent les bilingues.

Ceci est loin d'être un exemple isolé. Au sein de nos deux corpus, l'énoncé qui suit est peut-être l'un des exemples les plus frappants de la dimension de jeu que peut revêtir le langage à travers le code-switching :

A : Hallo!

B : Hallo! Wie geht's?

A : Oh, ça geht... [Rire] On fait guetter !

Plusieurs des informants de ce corpus parlent allemand à un niveau avancé quoique scolaire, et aiment à se parler allemand pour s’amuser, ce qui est un premier indice du caractère exceptionnel dont est investie cette langue dans l’économie dialogique de ce groupe. De même, cet usage ludique nous renseigne quant à la dimension multiple que revêt la pratique linguistique au sein de ce groupe, où elle n’est pas seulement vecteur d’information mais également objet du discours et prétexte au jeu.

Cette pratique doit être vue comme pleinement investie de la fonction d’affirmation d’une identité commune à un groupe que nous avons déjà mentionnée, et ce d’autant plus que, ici, elle ne procède plus vraiment d’une transmission d’information, mais verse plutôt du côté du phatique pur, comme on le voit avec cet échange de salutations.

Mais, élément plus fascinant encore, cet échange dans une langue étrangère (plus ou moins) va donner lieu à un commentaire humoristique provoqué par le mélange entre mots allemands et français :

A : *Oh, ça geht...* [Rire] *On fait guetter !*

On a donc en quelque sorte ici un retour sur le linguistique (le jeu sur les mots) provoqué... par un retour sur le linguistique (la conscience de sa pratique du langage).

Le code-switching doit donc être considéré non seulement du point de vue de la compétence bilingue de chaque locuteur, mais également être replacé dans la pratique des locuteurs entre eux. L’analyste doit se pencher sur l’alternance en tant que phénomène individuel et collectif, et se demander comment chaque dimension informe l’autre.

Conclusion

Nous avons tenté de placer le locuteur au cœur de l’entreprise de production de parole, et d’étudier cette dernière de façon multimodale, en nous appuyant sur les substrats culturels qui fondent une langue vivante et les rapports qu’entretiennent avec elle ses locuteurs, ainsi qu’entre eux. Selon nous, les exemples analysés au cours de cette étude montrent combien ces relations influent sur la production de langage et peuvent expliquer certains phénomènes d’alternance codique.

Ces adaptations et emprunts *ad hoc*, s’ils se font de manière fluide, ne passent néanmoins pas nécessairement inaperçus, comme le montre l’étude des réactions à laquelle nous nous sommes livré. Mais, le plus souvent, ils sont à l’origine de commentaires de nature à resserrer les liens qui unissent les locuteurs bilingues au sein d’une même communauté – tout du moins dans les cas où le bilinguisme est une exception par rapport à la situation linguistique

dominante. Leur contexte d'apparition est donc sans aucun doute facilité ou favorisé par cette espèce d'encouragement solidaire, cette reconnaissance de l'autre et dans l'autre qu'ils provoquent.

Si le dialogue doit être considéré comme le lieu où l'on n'existe que relativement à la parole de l'autre, et où l'on bâtit son propre discours en ayant à tout moment en tête sa réception par l'autre, l'usage d'une langue en présence d'un co-énonciateur qui ne la parle pas voue le dialogue à l'échec, pire, arrache à l'autre sa faculté de parole. D'où, chez les locuteurs monolingues, la conception répandue du code-switching comme une violence qu'on leur fait. Pourtant, on pourrait aller jusqu'à avancer que le code-switching fonde la parole chez les groupes bilingues. Partant, il ne semble pas exagéré de parler de naissance d'un nouveau registre, ou bien d'un sociolecte, dans les groupes de bilingues utilisant leurs deux langues pour communiquer entre eux.

Bibliographie

Ouvrages cités

- ALTARRIBA, Jeannette, 2003 (305-318). « 'Does carino equal "liking"?' A theoretical approach to conceptual non-equivalence between languages », *International Journal of Bilingualism*, volume 7, n°3.
- AUER, Peter, 1984. *Bilingual Conversation*, Amsterdam, John Benjamins.
- BAKHTINE, Mikhaïl, (1929) 1977. *Marxisme et philosophie du langage*, Paris, Éditions de Minuit.
- BULLOCK, Barbara, et TORIBIO, Almeida Jacqueline, (eds), 2009. *The Cambridge Handbook of Code-Switching*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CHOMSKY, Noam, 1965. *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge, MIT Press.
- EPPLER, Eva, 1993. *German/English LIDES Data (An approx. 95,000 word LIDES/CHAT transcribed corpus of German/English bilingual speech with audio links to digitized files of the original audio recordings)* [Disponible sur <http://talkbank.org/data/LIDES/Eppler.zip>].
- FREL, Henri, (1929) 2003. *La Grammaire des fautes*, Rennes, Ennoïa.
- GARDNER-CHLOROS, Penelope, 1991. *Language Selection and Switching in Strasbourg*, Oxford, Clarendon Press.
- GUMPERZ, John, 1982. *Discourse Strategies*, Cambridge, Cambridge University Press.
- HUMBOLDT, Wilhelm von, (1836) 1876. *Über die Verschiedenheit des Menschlichen Sprachbaues Und Ihren Einfluss Auf Die Geistige Entwicklung Des Menschengeschlechts*, Berlin, S. Calvary.
- ROMAINE, Suzanne, 1995. *Bilingualism*, Oxford, Blackwell.
- TREFFERS-DALLERS, Jeanine, 1994. *Mixing Two Languages, French-Dutch Contact in a Comparative Perspective*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- ZENTELLA, Ana-Celia, 1997. *Growing Up Bilingual*, New York, Blackwell.